

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Thierry Pardo, *Une éducation sans école*, Montréal, Écosociété, 2014

Wilfried Cordeau

Numéro 14, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cordeau, W. (2015). Compte rendu de [Thierry Pardo, *Une éducation sans école*, Montréal, Écosociété, 2014]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 249–252.

sont-ils tous anarchistes ? Ce qui nous semble finalement le plus déroutant si, comme le dit si bien l'auteur, « l'anarchie est le communisme bien compris par le partage du bien commun, la mise en commun des ressources et du pouvoir » (p. 204), c'est l'absence de réflexion sur la transition souhaitée entre notre mode capitaliste soutenu par des transnationales et des États et l'idéal de l'anarchie ? Si les anarchistes représentent « une image du futur », comment passer du présent au futur ? La révolution permanente est-elle un projet de société ?

**Thierry Pardo, *Une éducation sans école,*
Montréal, Écosociété, 2014**

WILFRIED CORDEAU

Dans nos esprits contemporains, l'éducation, c'est l'école. Voilà un état de fait apparemment incontestable. À tel point qu'on oublie souvent que c'est là le fruit de luttes sociales historiques contre un régime élitiste qui avait notamment pour effet de confiner une partie importante de la population dans l'ignorance ou la marginalité. Donner à toutes et à tous (enfants, adultes, garçons et filles) accès aux valeurs et aux connaissances communes et les préparer à la vie socialement souhaitée résulte d'un choix collectif que l'on revisite, il est vrai, très ou trop rarement.

Pourtant, ce choix est encore jeune au Québec, où l'Église catholique et les forces conservatrices ont longtemps opposé au projet d'un système d'éducation public, laïque et obligatoire la liberté et le droit de la famille d'élever les enfants dans la tradition chrétienne, sous l'œil bienveillant de l'Église. Mais la modernisation de la société québécoise était à ce prix, et la démocratisation des savoirs a eu raison de l'historique responsabilité parentale. Obligatoire, l'école moderne s'est donc imposée sous la forme d'un monopole, d'un modèle unique servant de réponse sociale à un défi contemporain, mais à travers une solution fordiste : l'institutionnalisation de l'accès aux savoirs, de la socialisation, de la qualification. En une cinquantaine d'années, la société québécoise – en mouvance par ailleurs, grâce et avec l'appui de celui-ci – a donc accepté ce modèle comme une évidence, voire une fatalité.

Or, en quête d'un nouveau modèle d'éducation davantage en phase avec son projet social et démocratique, la gauche se heurte régulièrement à cette fatalité, qu'elle peine à revisiter, à remettre en perspective. En réponse à la mondialisation (et à l'uniformisation) des économies et des cultures, à la dérive utilitaire et marchande des institutions et des infrastructures du savoir et de la connaissance, à l'assujettissement des systèmes éducatifs à la formation de la main-d'œuvre spécialisée, la société québécoise pourrait-elle aujourd'hui se permettre d'opposer la désétatisation, sinon la désinstitutionnalisation de l'éducation ? Ce n'est généralement pas en ces termes que cette question est

abordée. En fait, même sous l'égide de l'État, la gauche peine actuellement à opposer à la mondialisation de l'éducation une réponse cohérente et crédible.

Conscient de ce cul-de-sac, l'essayiste Thierry Pardo livre une réflexion qui attaque de front « l'évidence scolaire ». Bien qu'incomplète, sa critique est juste et légitime. Elle a, de plus, le mérite d'identifier des enjeux et de soulever des questions de fond importantes. Néanmoins, la réponse qu'il propose et le modèle qu'il échafaude, comme nous le verrons, manquent parfois d'ancrage et peinent à outiller la gauche dans l'élaboration d'une alternative à grande échelle, dans la perspective d'une transformation sociale.

Briser l'hégémonie scolaire

Les recherches et le discours officiel de l'État en matière d'éducation n'ont, par chance, cessé de rappeler que les parents jouent un rôle fondamental dans l'éducation de l'enfant ou du jeune. De plus en plus, on tend à reconnaître l'importance de son environnement, de son milieu, de sa communauté comme parties prenantes fondamentales de son développement, de son cheminement identitaire, psychologique, cognitif, affectif, etc. Aussi les convoque-t-on régulièrement, à divers titres, dans une dynamique prétendue d'interventions concertées. Toutefois, il demeure que l'école – et la relation pédagogique entre l'enseignante ou l'enseignant et l'élève – figure toujours au premier plan de l'éducation prise dans son sens large. On n'attend généralement de tous les autres acteurs qu'un rôle de support à l'école. Sans nier l'efficacité de la relation pédagogique qu'institue l'école, Pardo en critique plutôt le monopole et la « violence » avec lesquels l'institution scolaire, cette fatalité, retire aux parents leur rôle d'éducateurs fondamentaux, pour les reléguer à un rôle de soutien. Tout se passe comme si nos sociétés modernes s'étaient résignées à n'aborder l'éducation qu'à travers la seule relation maître-élève, à réduire l'acte d'éduquer, de transmettre, d'éveiller l'esprit, d'élever l'être à l'action d'un étranger dans ce milieu non naturel qu'est l'école.

Surtout, ce que l'auteur dénonce, c'est l'emprise d'un modèle qui, malgré ses variantes, s'est imposé comme un système de masse, uniformisant et hégémonique. En confinant le jeune dans un espace restreint, dans un environnement contrôlé où les interactions sont régulées par des normes étrangères à la nature humaine, l'école le coupe de sa nature propre, de son humanité et de son milieu naturel, et finalement l'écrase, le dévalorise, étouffe sa liberté et sa créativité. Si elle pouvait répondre au défi démocratique et économique de son époque, l'école fordiste mise en place par la Révolution tranquille a fini par perdre sa virginité et sa naïveté humanistes au profit d'une machine d'oppression et de répression des individualités, destinée à produire des unités de main-d'œuvre dociles et conformes aux exigences du marché. Alors que d'autres ont dénoncé dans l'école fordiste une institution « au service de la classe dominante », Pardo y voit encore l'unité de base et de formatage d'une société individualiste et utilitariste, ou l'antichambre d'une antisociété...

S'il recourt parfois à des mots durs et à des images fortes pour critiquer l'hégémonie scolaire, on sent que Pardo, bien qu'il ne s'engage pas dans une analyse sophistiquée du système éducatif comme pivot du mode de production qu'il semble dénoncer – ce que pourtant d'autres analystes de gauche ont fait abondamment – soulève des questions qui méritent une réflexion. Oppressante, uniformisante et non naturelle, l'institution qu'il dépeint ne peut pas être intéressante pour tout le monde, ne serait-ce que parce qu'elle continue d'envoyer le message que chaque jeune doit s'adapter à ses exigences plutôt que l'inverse.

Se démarquant des positions des penseurs marxistes qui cherchent à reprendre le contrôle d'une institution nationale qui devrait être au service de la classe ouvrière ou de l'émancipation sociale, la réponse que l'auteur propose se réclame d'une tradition libertaire, dont l'actualisation est fragile. Pardo ne propose ni une révolution, ni une réforme globale, mais revendique plutôt le droit à une certaine dissidence, dont il esquisse les contours dans ce qu'il nomme une *piraterie éducative* : « L'éducation pirate ne vise ni à s'imposer ni à s'opposer au système éducatif en place, mais à proposer une alternative critique. Elle ne suggère pas une lutte contre le système, mais une sorte d'indifférence radicale [...]. Que cette éducation puisse exister à l'intérieur ou à l'extérieur du cadre légal n'est pas la question centrale [...] et ne doit pas être un obstacle à la réflexion » (p. 69).

En somme, Pardo revendique, à travers cette « piraterie éducative », un espace de liberté et d'autonomie pour les parents et les communautés (vues comme unités sociales de base) pour pouvoir mener une éducation en marge du modèle unique offert par l'école. La liberté de choix et de contenu, ainsi que l'autonomie d'action et d'intervention qu'il réclame pour qui veut élever ses enfants à l'extérieur de l'institution – et au-delà de la seule « école à la maison » – doivent être les fondements d'une alternative structurée, mais informelle. Ancré dans la nature, la communauté, la vie quotidienne, tourné vers l'intérêt immédiat de l'enfant tout en satisfaisant et en stimulant sa curiosité, dans le respect de son rythme d'apprentissage et dans la valorisation de ses intelligences, le modèle d'éducation imaginé par Pardo doit revaloriser la relation parent-enfant et resserrer le lien entre le jeune et son milieu, deux enjeux secondaires pour l'école.

Plus de questions que de réponses

Si les contours du projet de Pardo sont intéressants, les détails concrets de sa mise en application (finalités, préalables, priorités, etc.) apparaissent malheureusement souvent flous ou inégaux et manquent de cohérence, sinon de perspective face à l'ensemble de la problématique. Empruntant le sentier de la philosophie pour, parfois, digresser vers la poésie ou l'anecdote, sa démonstration est parfois malhabile. Bien qu'il tente de puiser dans un corpus riche et diversifié, l'agencement de son argumentation laisse souvent en suspens des questions ou des débats fondamentaux qui auraient permis de faire pièce au modèle unique

de l'institution et d'asseoir plus solidement la crédibilité et la légitimité de son alternative. L'essai de Pardo nous apparaît présenter trois problèmes de fond.

D'abord, à l'heure où une nouvelle école s'organise, tant sur le fond (renouveau pédagogique) que dans sa forme (nouvelle gestion publique), la critique de l'école que livre Pardo semble déphasée et presque anachronique face aux enjeux et défis que l'école, soumise à la pression marchande d'une nouvelle économie, doit relever désormais. Ensuite, la finalité réelle de la démarche de Pardo échappe au lecteur ou à la lectrice. Elle ne se situe pas en effet dans un projet de société – et l'auteur ne s'en cache pas – dans une perspective globale dont son initiative serait à la fois la bougie d'allumage et la finalité. Enfin, la stratégie de l'auteur n'est pas claire. Il revendique un espace pour préserver les jeunes des tentacules de l'école, mais, en les livrant aux parents ou à la communauté immédiate, l'auteur n'en articule pas les fondements matériels, pragmatiques et logistiques. Quels moyens, quelles ressources doit-on mobiliser, et comment, pour organiser cette alternative à laquelle Pardo nous convie ? Par où commencer ? Et jusqu'où aller ?

Plutôt qu'un essai, Pardo aurait pu signer un manifeste. Idéaliste, il ne fait pas de doute qu'il est convaincu et passionné par sa conception de l'éducation, qui ne manque ni d'originalité ni de potentiel. Bien qu'elle établisse clairement qu'il y a de la place, sinon un appétit, pour innover et s'appropriier un autre modèle d'éducation, la réflexion que livre l'auteur n'est pas portée à sa pleine maturité et ne peut pas suffisamment guider un mouvement de fond pour une alternative qui fasse sérieusement contrepoids à la société utilitariste, économiste et individualiste qu'il dénonce. À tout le moins, l'essai de Pardo livre une critique utile de l'institution, en posant des questions pertinentes dont il faut désormais se saisir pour une investigation constructive et l'élaboration d'une alternative structurante.

**Claudio Katz, *Sous l'empire du capital.*
L'impérialisme aujourd'hui,
Mont-Royal, M Éditeur, 2014.**

ALAIN SAINT VICTOR

L'impérialisme, comme tout phénomène politico-économique, a connu une évolution historique. Sa compréhension exige dès lors de tenir compte du contexte historique dans lequel il prend forme et à partir duquel il devient opérationnel. C'est en ce sens que l'économiste argentin, Claudio Katz, tente de comprendre le phénomène de l'impérialisme dans son ouvrage *Sous l'empire du capital. L'impérialisme aujourd'hui*. Dans un premier temps, l'auteur passe en revue les différentes théories qui ont proposé une explication de l'impérialisme, de sa genèse et de ses objectifs fondamentaux. L'époque de l'impérialisme